

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Le retour de la race

Certains antiracistes contestent la pertinence même de la notion de race, imprécise, arbitraire et fondée sur des critères pseudo-scientifiques. Le mieux serait donc d'éliminer du discours public ce concept vide et dangereux. C'est ce qu'a fait, le 12 juillet 2018, l'Assemblée nationale avec l'article premier de la Constitution française, selon lequel *la France [...] assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion*. Les députés ont voté, à l'unanimité, en l'absence, il est vrai, des représentants du Rassemblement national, la suppression de la référence à la race.

Et voilà qu'à peine mise hors-jeu, la race nous revient en force avec la théorie du «racisme systémique». Cette théorie, promue par les milieux antiracistes les plus virulents, affirme que le racisme est ancré au cœur même de la civilisation occidentale blanche. Vous, qui pensez n'être pas raciste, qui pensez même être un antiraciste convaincu, vous n'en êtes pas moins raciste, puisque vous êtes un Blanc et participez de la «culture blanche». Vos références philosophiques, artistiques et littéraires, votre histoire personnelle et collective, votre comportement quotidien, votre humour, vos idées reçues, tout en vous est marqué en permanence

par la conviction que les Blancs sont supérieurs aux autres races. Le racisme n'est pas une question morale. C'est une question de structure sociale.

Dans un exposé, tenu à l'Université d'Evergreen, dans l'Etat de Washington, et diffusé sur internet¹, Mme Robin DiAngelo, l'un des phares de cette théorie, formule la chose ainsi: *la question n'est pas, était-ce raciste? mais comment était-ce raciste?*

Dans la foulée, le footballeur Lilian Thuram a déclaré qu'il y a du racisme dans la culture italienne, française, européenne et plus généralement dans la culture blanche. La Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (LICRA) a déploré ces propos, qui témoignent des risques d'une dérive du combat antiraciste. Les antiracistes de pointe diront que la LICRA en est restée à «l'antiracisme de grand-papa».

Dans la perspective du racisme systémique, le Blanc, majoritaire et dominant, actualisant sournoisement le colonialisme et l'esclavagisme d'autrefois, enferme les personnes de couleur, en particulier les Noirs, dans une définition

raciale qui les infériorise et les humilie. On retrouve ici la thèse de Sartre et de Max Frisch, selon laquelle c'est le regard pervers de l'antisémite qui crée le Juif. Dès lors, si des personnes de couleur empêchent un conférencier blanc de

s'exprimer sur la question, ce n'est pas du racisme, mais un acte de légitime défense contre la domination blanche, une prise de parole libératrice. Et une agression raciste contre un Blanc n'est qu'une agression, certes regrettable, mais rien de plus. D'où la formule trompeuse, qui fait florès en France, *il n'y a pas de racisme anti-Blanc*.

Accordons-nous trop d'importance à une mystification académique? D'expérience, les «avancées» égalitaires qui nous viennent des Etats-Unis exercent toujours une certaine influence sur nos universités, nos médias, nos politiciens et, finalement, sur nos lois. Il importe de s'en préoccuper.

Pour ceux qui protesteraient de leur non-racisme, Mme DiAngelo a créé un «concept» tout exprès, la «fragilité blanche». De quoi s'agit-il? Il arrive qu'un Blanc ne supporte pas qu'on lui rappelle son caractère intrinsèquement raciste. Alors il se contorsionne en vaines argumentations et démonstrations pour échapper à l'évidence. Mais il ne démontre que sa faiblesse et son refus pathologique de la réalité.

Mme DiAngelo, qui invoque volontiers son statut de sociologue et de scientifique, oublie que le propre d'une théorie scientifique est de s'offrir à la réfutation. Elle nous présente la théorie du racisme systémique comme étant au-delà du réfutable: la contester, demander des preuves, c'est déjà faire preuve de racisme. On sort ici du domaine de la science, fût-elle sociale, pour entrer dans celui de la pression idéologique.

Le Blanc serait, selon Mme DiAngelo, totalement incapable de se libérer de ses déterminismes racistes. Or, Mme DiAngelo étant une Blanche, son discours ne peut, selon ses propres dires, être interprété autrement que comme une manœuvre (blanche) pour imposer sa volonté (blanche) de régir les relations interraciales du haut de sa supériorité (blanche). Et toute sa théorie n'est en réalité que la manifestation de sa propre «fragilité blanche». Le fait que, dans la vidéo, elle parle *ex cathedra*, qu'elle soit seule à tenir le micro et que toute contestation soit impensable (sous peine de racisme) renforce cette interprétation.

La théorie du racisme systémique conduit à la condamnation de tout ce

qui prétend à l'universalité, qu'il s'agisse des religions monothéistes, des philosophies grecque, médiévale et moderne, de l'art sous toutes ses formes, mais aussi de la démocratie libérale, des droits de l'homme, des Nations Unies et même de l'action humanitaire, toutes inventions des Occidentaux et instruments de leur impérialisme. Sur certains points, ce n'est d'ailleurs pas faux, mais c'est un autre sujet.

Par un contresens dramatique, beaucoup de nos contemporains pensent lutter contre le racisme en s'en prenant au sentiment d'appartenance nationale, comme si le racisme n'était que du nationalisme poussé jusqu'au bout.

Or, la nation et la race ne sont pas des réalités collectives de même niveau. La nation est une œuvre humaine, le résultat d'un effort politique conduit sur des générations pour établir dans la paix et la sécurité une communauté territoriale différenciée et structurée. La race est une donnée basique concernant un ensemble d'individus définis par leur statut biologique. Faisant écho à la nature à la fois corporelle et spirituelle de l'être humain, la nation est tout ensemble enracinée – dans l'histoire et le territoire – et universelle – dans ses créations majeures. La race, au contraire, ne retient de l'homme que son animalité et l'y enferme sans lui laisser d'espoir d'en sortir. La nation est inclusive et, par l'assimilation, peut s'incorporer des gens de toute provenance ou couleur, pour autant qu'ils se plient aux lois et usages du lieu. La race est exclusive, elle n'assimile pas. Le bien commun national suscite, entre tous les habitants, un certain cousinage de mœurs qui met en valeur les différences, englobe les oppositions et relativise les tensions, raciales ou autres. Dans une société multiraciale, une politique fondée sur la race débouche, au mieux, sur une coexistence inquiète, au moins bien, sur un développement séparé (*apartheid*), au pire, sur une guerre civile sans merci pour la suprématie raciale.

Lorsque sa communauté nationale se désagrège et qu'il ne s'y retrouve plus, l'homme est tenté – tant le besoin d'une appartenance collective lui est essentiel – de se rabattre sur l'appartenance raciale, qui a au moins pour elle une évidence indiscutable. Mais c'est une régression vers la barbarie. En cela, les propagateurs de la théorie du racisme systémique, qui racialise *a priori* les relations sociales, ceux aussi qui l'accueillent avec complaisance, par lâche convenance ou dans l'idée absurde de faire pénitence pour des fautes qu'ils n'ont pas commises, font preuve d'une irresponsabilité criminelle.

Olivier Delacrétaz

Occident express 40

Mon épouse plantait de nouveaux rosiers, mon beau-père taillait sa vigne avec moi et ma belle-mère préparait le repas de midi. Le Danube était très haut et les oiseaux remplissaient ce magnifique dimanche de mars de leurs chants victorieux. Seul, mon fils de onze ans était assis. Sur la grande terrasse couverte, dallée de vieilles tuiles de récupération, il avait trouvé un vieux fauteuil en osier et, les jambes croisées, le menton appuyé sur sa poitrine, il jouait avec son téléphone. Observant la scène du coin de l'oeil, je fis signe à mon beau-père: «Il devrait quand même faire quelque chose, assis comme ça, il ne sert à rien.» Lui, haussant les épaules: «Mais laisse-le tranquille, c'est la campagne, il doit s'amuser, pas travailler.» De ma belle-mère qui était venue nous servir une petite prune, la réponse fut encore plus simple: «C'est un enfant, il fait ce qu'il veut.» Je me souviens qu'à Lausanne, à onze ans, j'étais obligé (et je le détestais copieusement) d'aller aux scouts deux samedis par mois, à l'église (que je préférais) comme à l'école du dimanche, et il ne se passait pas un week-end, hormis l'hiver, où je n'étais pas de corvée de feuilles mortes, de tonte du gazon et de tout un éventail de tâches jardinières qui m'assommaient mais que mon père, on s'en doute, ne pouvait pas faire seul. Pourtant je sentais bien que ces

tâches, outre leur objet pratique, étaient pédagogiques. Elles me *faisaient les pieds*. Et c'était bien cela, je crois, qui me hérisait. Qu'une tâche soit nécessaire, soit. Mais qu'on en fasse un principe *pour mon bien*, ça, j'avais de la peine à le tolérer. Je rechignais donc, j'étais gâche-métier. Il fallait me reprendre plusieurs fois avant d'obtenir un gazon lisse et des haies bien droites. Observant mon fils de loin, saisi entre ces deux attitudes opposées, l'une disons orthodoxe et l'autre protestante, l'une où l'enfant-roi n'a pas à se baisser pour ramasser sa cuillère et l'autre où l'enfant doit *souffrir* pour *comprendre* et *accepter*, j'hésitais. Perdu dans mes réflexions, je ne l'ai pas vu partir sur son vélo. Au bout de quelques minutes, il est revenu essoufflé, un sourire immense aux lèvres et trépidant de m'annoncer: «Papa! Papa! J'ai cassé le mur!» A la question peut-être prosaïque de savoir de quel mur il s'agissait, il m'a expliqué: «Le mur que j'avais en moi-même! Je n'ai pas fait de vélo depuis des mois et je n'osais pas remonter dessus. Mais j'ai réussi! J'ai cassé le mur!» Sa contribution aux tâches communes, ce dimanche-là, n'aura pas été notable. Mais il a onze ans et il a vaincu sa peur, il a cassé son mur. Les feuilles mortes et le gazon ne perdent rien pour attendre.

David Laufer

¹ <https://youtu.be/u54cAvqLRpA>

L'Été des Sept-Dormants

La vie est ambiguë. C'est une réalité en somme assez banale que les destructeurs de la morale ont érigée en axiome moderne. L'idéologie relativiste valorise l'ambiguïté contre les «conceptions figées du bien et du mal». De cette idéologie, *L'Été des Sept-Dormants* est passablement marqué, peut-être malgré son auteur. On est loin de l'âme tourmentée, jouisseuse et déchirée d'un Chessex, loin aussi du monde mythique et tragique d'un Ramuz. Paru en 1974, le roman de Jacques Mercanton raconte la vie quotidienne de Waldfried, un pensionnat autrichien près de la frontière bavaroise, au pays du Danube, pays mystérieux, germanique, à la fois réel et onirique.

Le pensionnat forme un monde clos, soumis au rythme cyclique des saisons. Il ne se passe rien. Ou presque. On n'y trouve aucune indication précise de l'époque dans laquelle ces événements se déroulent, juste quelques indices permettant de les situer entre la fin de la Deuxième Guerre mondiale et le début de la guerre d'Algérie.

Nicolas, le narrateur et *alter ego* de Mercanton, arrive dans le pensionnat avec l'idée de rester deux ou trois jours. Au final, il restera beaucoup plus longtemps et y retournera à plusieurs reprises. Maria Laach, la directrice de l'établissement, d'origine bohémienne, l'engagera comme répétiteur de français. Il se noue d'amitié avec Bruno van

der Weiden, un jeune garçon belge à la fois charismatique, fascinant et mélancolique avec lequel il entreprend de fréquentes excursions dans le pays. Des relations se tissent entre les jeunes garçons au fil des activités quotidiennes, travaux dans l'atelier de menuiserie, tennis, matchs de foot, promenades, excursions en canoë, repas communs

sur la terrasse, etc. De petits drames se passent, et de grandes crises, des manœuvres et des intrigues. Que l'on s'entende bien, il y a des événements graves, entre la vie et la mort, mais sans rien de tragique. Les personnages restent secrets et insaisissables. Rien que des visages et des voix, et le passage des saisons, et la nature qui est omniprésente et change constamment. Tout paraît anodin, englouti dans le quotidien du pensionnat, et dans les figures de la répétition, les variations du même, dans cette durée sans vraie progression, qui fait plus penser à une série-télé qu'à un récit épique.

Jacques Mercanton est le romancier de l'insaisissable. C'est aussi un esthète de la langue. Il séduit d'abord par la qualité esthétique de son écriture, par l'élégance moderne et la beauté de son style ciselé et épuré. Sous sa plume, le fleuve et son paysage prennent la dimension d'un véritable personnage. Ensuite, il séduit par une sensibilité aiguë et un

peu morbide. Enfin, et surtout, par la terrible malédiction qu'il fait peser sur la maison et ses habitants, que d'ailleurs le titre du roman annonce déjà. L'expression «l'été des Sept-Dormants» désigne dans certains pays germaniques, comme la Bohême, par exemple, une année comportant des irrégularités, des catastrophes, des mésaventures dans les récoltes,

etc. C'est cette signification-là qu'il faut avoir en tête quand on lit ce roman plus que la légende chrétienne selon laquelle sept jeunes chrétiens persécutés par les Romains, et murés dans une caverne à Ephèse, en Asie Mineure, se seraient réveillés deux siècles plus tard.

A plusieurs reprises, Maria Laach fait allusion à cette ancienne légende quand elle annonce le malheur. En effet, lentement, au fil des pages, un certain désenchantement s'empare de cette jeunesse, qui est là pour mieux être préparée à la vie mais qui déjà ne semble avoir aucun avenir. Surtout après la mort de Maître Laach, seul personnage vraiment enthousiaste et amoureux de la vie, le désespoir s'enracine de plus en plus dans la maison. En attendant, les saisons passent, les pensionnaires arrivent et repartent; il y a de petites joies et de petites déceptions, et aussi des mariages, des maladies et des enterrements. Une atmosphère de trouble et d'inquiétude qui persiste. Une impression d'égarément, une énigme à la fois insoluble et dérisoire, le malaise de quelque chose de déréglé, de lâche et de hasardeux... Avant que le malheur s'incarne définitivement dans le personnage de Bruno.

L'histoire est racontée à la première personne du singulier. Or Nicolas est le personnage sur lequel on

en apprend le moins. Il semble absent du récit qu'il raconte. Narrateur avec un étonnant détachement ce qui arrive aux autres, il ne fait guère état de ses propres sentiments. Ce n'est pas lui, le personnage principal. Cela ne peut pas non plus être Maria Laach. Elle est comme un prisme. Chacun dit quelque chose d'elle. Pour les uns, elle est intrigante, pour les autres bienveillante. Sur elle, on n'a toujours que des points de vue, des interprétations, des conjectures, des rumeurs et des rancunes supposées ou vraies, de sorte qu'elle n'a jamais de nature propre.

Elle est à l'image du roman où tout est fuyant et ambigu. Mercanton joue sur la durée et sur un certain détachement. Jusqu'à la fin, les personnages restent étrangement secrets, insaisissables, mystérieux. Derrière un faux calme demeure en état latent un monde corrompu, plein de désordres, de violences et de perversions. Le monstre ne sort jamais de sa forêt. Même le malheur, quand il frappe vers la fin, est indécis quant à sa nature. Accident, suicide, acte criminel? Le mystère persiste jusqu'au bout. *L'Été des Sept-Dormants* repose sur une indécision foncière. La vérité des faits nous échappe. La profondeur des êtres n'est que suggérée et effleurée. Malgré la présence des grands thèmes de la littérature, l'art, la musique en particulier, la nature, l'amitié, la jeunesse, la virilité, la souffrance, la mort, le sacré, la perte, la fuite du temps, la fatalité, la prédestination et le désespoir, ce roman ne dépasse pas la grande sphère de l'ambiguïté. Les esprits modernistes peuvent trouver cela excitant d'autres au contraire restent sur leur faim.

Lars Klawonn

Théophile Gautier: la Fête des Vignerons de 1865

«La Fête des Vignerons de Vevey [...] mérite vraiment qu'on se dérange; c'est un spectacle bien rare dans les mœurs actuelles et qui donne une idée de ce que pouvaient être les fêtes antiques [...]. La cérémonie devait avoir lieu sur la grande place, autour de laquelle on avait élevé trois gigantesques estrades solidement construites et pouvant contenir dix mille cinq cents spectateurs, sans compter ceux qui s'étaient juchés sur les toits des maisons, d'une hauteur à dominer la place. [...]

Les nuages qui nageaient tout à l'heure sur le flanc des montagnes comme de grands poissons nonchalants s'étaient rapprochés et commençaient à se résoudre en bruine d'abord, en pluie fine ensuite, puis en pluie sérieuse. Un parapluie s'ouvrit d'abord timidement, imité par un second, un troisième, et bientôt les trois estrades offrirent à l'œil un spectacle bizarre. Vous avez sans doute vu, dans quelque vieille histoire romaine illustrée, des vignettes sur bois représentant des soldats montant à l'assaut d'une forteresse en faisant la tortue

avec leurs boucliers levés au-dessus de leurs casques et rapprochés les uns des autres? Les parapluies des estrades rappelaient exactement cette figure de stratégie. Mais l'eau, filant à travers les interstices, formait sournoisement sous les pieds des spectateurs une cascade qui tombait de marche en marche comme celle de Saint-Cloud. [...]

Les trois grands prêtres et les chœurs exécutèrent un *Salut à la patrie* d'une harmonie grave et religieuse qui produisit un immense effet. Disons avant d'aller plus loin que toute la musique de cette fête, qui est à la fois un grand opéra et un ballet *sub Jove crudo* [sous un ciel cruel], a été composée par M. Grast, un homme d'un talent remarquable, et dirigée pour l'exécution par M. Plumhof, qui s'est montré très habile chef d'orchestre et de chant. [...]

La fête se termine par une noce où figure, parmi les invités, un couple de chacun des vingt-deux cantons en costume national, qui exécutent une valse avec un entrain, une grâce et une précision remarquables. [...]

Si toutes ces allégories vous semblent un peu bien païennes pour un pays chrétien, n'oubliez pas que la devise de la confrérie porte ces graves paroles répétées dans des écussons parmi les pampres mythologiques: *ora et labora*.»

Tiré de: Théophile Gautier, *Les Vacances du lundi*, Paris, 1888, pp. 61-73, cité dans: *Entre Arts & Lettres, Trois siècles de rayonnement culturel autour de Vevey et de Montreux*, Infolio, 2018, pp. 165-166.

Juste Olivier: la Fête des Vignerons de 1837

«L'Abbaye-des-Vignerons est le résumé de tous ces divertissements rustiques, et notre grande fête nationale. Probablement plus ancienne que les moines de Haut-Crêt, dont elle porte encore la devise sur sa bannière (*ora et labora*), puis retravaillée par l'esprit moderne, son cachet principal est pourtant celui du Moyen-Age. On y sent ce même génie, à la fois populaire et possédé du besoin de l'infini, qui voulait donner à tout une réalisation visible, et faire mouvoir dans chacune de ses œuvres le monde entier. Elle ressemble en effet à un de ces drames que l'on appelle Mystères; mais c'est un mystère dont le sujet est l'existence de tout un peuple, et c'est ce peuple lui-même qui le joue. [...] C'est, dirai-je encore, une rose de cathédrale en action; et qui a saisi l'idée et la suite de ce monde allégorique peint sur les vitraux et sculpté sur le bois ou la pierre, ne sera pas choqué de la comparaison. Quand l'immense procession déploie son orbe éclatante et diaprée au milieu des murs serrés de la foule, vous croiriez voir une rose aux proportions mille fois gigantesques, aux feuilles humaines et frémissantes, qui roulent dans leur calice bourdonnant, comme les autres dans

le silence de la pierre, et les saisons et les mois et les jours, et les labeurs et les joies des hommes, et le passé, et la terre et les cieux. [...] Le Moyen-Age avait beaucoup de fêtes de ce genre, mais le sujet de la nôtre nous appartient. S'il devait se trouver quelque part une véritable fête populaire de l'agriculture, c'était chez nous: aussi, n'en existe-t-il pas ailleurs qui ait ce caractère complet et patriotique. Dans son genre et considérée comme fait de notre histoire, elle vaut une bataille gagnée ou tel autre événement glorieux: c'est notre renom, notre création propre, notre chef-d'œuvre national. [...] Que les dépositaires de ce joyau nous le gardent bien! Une fête qui reproduise ainsi tout un aspect de la vie, et qui réponde à tout un peuple; qui soit capable, suivant la vertu des arts, de l'élever et de l'unir, ne se commande pas: c'est une trouvaille que l'on ne fait que très à la longue, et que l'on ne pourrait guère espérer de faire deux fois.»

Tiré de: Juste Olivier, *Le Canton de Vaud, Sa vie et son histoire*, Lausanne, 1837, rééd. par les Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1978, tome I, pp. 366-369 (édition toujours disponible).

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Journées du patrimoine

Année après année ont lieu les Journées européennes du patrimoine, en principe le deuxième week-end de septembre, cette année le troisième, coïncidant malheureusement avec le Jeûne fédéral. C'est l'occasion, pour un large public passionné, de visiter des bâtiments généralement fermés ou difficiles d'accès, de découvrir des monuments méconnus ou de pénétrer dans de belles maisons grâce à l'amabilité de leur propriétaire. Le choix est souvent cornélien, car il est impossible de passer partout en l'espace de deux jours. Dans le canton de Vaud uniquement, pas moins de 17 visites étaient offertes, plus de 400 pour l'ensemble de la Suisse, sur le thème des couleurs. L'accueil et le balisage sont soigneusement préparés avant l'arrivée des visiteurs. Des

historiens, des restaurateurs d'art, des fonctionnaires des services d'archéologie et des monuments historiques donnent des explications, préparent des fiches, guident le public dans des endroits parfois en travaux.

C'était le cas de la cage d'escalier de l'immeuble Mercier, au Grand-Chêne 8, où des restaurateurs nettoient et redonnent leur lustre au décor imitant le marbre. On pouvait aussi entrer dans la maison du peintre et verrier Jean Prahin au Monteiller (commune de Chexbres) ou dans le château de Mollens, au pied du Jura, où le nouveau propriétaire va commencer des travaux dans des salles aux plafonds peints qui n'ont pas changé depuis leur aménagement à la fin du XVIII^e siècle. Magnifique découverte!

Nous avons aussi pu profiter de la science et de la préparation soignée de deux jeunes historiennes à l'église catholique de Lutry, dont l'extérieur austère ne permet pas de deviner la luxuriante décoration intérieure, due à Alexandre Cingria: les commentaires complets et sensibles ont comblé le groupe de visiteurs.

Mais notre coup de cœur va au temple de Gilamont, à Vevey: en 1965, l'architecte Eugène Blauer a imaginé un espace hexagonal en béton, dont la toiture est pliée à la manière d'un origami. Les six façades triangulaires ainsi formées sont composées de claustra, eux-mêmes hexagonaux, faits de morceaux de verre coupés et insérés dans du béton. Les tons de ces verrières, bleu foncé dans les parties inférieures, s'éclaircissent dans les parties

supérieures et créent un effet de kaléidoscope saisissant. Cet assemblage est dû au peintre et verrier François de Ribapierre (le père de Derib). La totalité de l'édifice est formée de triangles qui rappellent la Trinité et l'élévation spirituelle. On en trouve une photographie noir / blanc dans *Entre Arts & Lettres, Trois siècles de rayonnement culturel autour de Vevey et de Montreux*, p. 443.

Sans rivaliser avec le Valais, le Canton possède quelques belles églises modernes en béton. Mentionnons Saint-Mathieu à Lausanne, Notre-Dame-des-Vignes à Cully et Saint-François à Renens (ces deux dernières catholiques), mais le temple de Gilamont à Vevey est de loin le plus original et le plus élégant.

Yves Gerhard

On nous écrit:

Quelle mouche a donc piqué Jacques Perrin? Il nous a habitué à beaucoup mieux. Dans son dernier article « De Chigaliov à Greta » (La Nation n° 2130, du 30 août 2019), il suggère que Greta Thunberg s'inscrit dans la lignée des régimes nihilistes du communisme et du nazisme et de leurs horreurs. On peut ne pas être sensible à l'action et à la personne de la jeune Suédoise, mais un tel amalgame est indécent.

Dostoïevski a raison: les hommes ont besoin de se prosterner devant

une personne incarnant la perfection. Et d'accord avec J. Perrin: seul le Christ incarne cette perfection et il faut se garder de diviniser un humain. Mais les hommes ont aussi besoin, pour se donner du courage, de se référer à quelques figures emblématiques qui leur paraissent s'approcher plus que d'autres de cette perfection ou simplement incarner une vertu ou une cause que l'on croit juste. L'innombrable cohorte des saints, canonisés ou laïcs, n'a pas d'autre raison d'être. Greta Thunberg, cette Jeanne

d'Arc de l'écologie, est l'une de ces figures. Son message ne s'accompagne d'aucune violence (on ne peut en dire autant de bien des saints du calendrier), mais il dérange, et suscite donc hostilité et moquerie (à l'instar de la plupart des saints). J. Perrin la qualifie de « pauvre ». Veut-il dire qu'elle est une de ces pauvres en esprit auxquels le Royaume des cieux est promis?

De manière plus générale, si je lis toujours avec plaisir La Nation, son climatocéptisme primaire

m'agace. Avant tout parce que celui-ci ne s'exprime que par des traits ironiques lâchés un peu partout (et pas seulement dans le Coin du Ronchon). Si vous avez des raisons sérieuses de penser que les scientifiques qui tirent la sonnette d'alarme concernant le climat racontent des bobards, démontrez-le dans un article documenté et sérieux, comme vous savez si bien le faire, au lieu de vous contenter de jouer les Rösti, Trump et autres Bolsonaro...

Jean-Paul Cavin

Éléments de réponse

Il ne faut pas tirer les tresses de Greta « Jeanne d'Arc » Thunberg. Il est interdit de se moquer de Jacques Dubochet quand celui-ci verse des larmes en écoutant la jeune Suédoise. Ce sont des blasphèmes. La réaction courroucée de M. Cavin confirme notre idée qu'une certaine écologie fait partie des innombrables religions de substitution.

Pourtant nous n'avons rien contre Greta. Elle est sincère, elle veut sauver la planète. Nous ne l'avons pas assimilée aux nazis et

aux communistes. Loin d'être nihiliste, elle aimerait conserver ce qui existe. Seulement, son injonction « je veux que vous paniquiez tous » n'est pas très habile. A-t-on jamais pris des décisions correctes en pleine panique? Churchill peut-être... Qu'est-ce que l'urgence? Combien de temps dure l'urgence? Et renoncer à apprendre les sciences à l'école le vendredi sous prétexte que les adultes n'obéissent pas immédiatement aux savants du GIEC n'est pas malin non plus. Nous avons

qualifié Greta de « pauvre » parce que ses apparitions semblent mises en scène par des gens qui profitent de ses angoisses. Selon des spécialistes du syndrome d'Asperger, elle paiera, paraît-il, son incessante exposition médiatique. Nous n'avons pas de preuve qu'elle soit manipulée, mais la même impression d'un arrière-fond trouble nous a gagné lors de l'émission *Temps présent* consacrée aux jeunes pour le climat. Bien qu'ils soient sages et leurs slogans assez drôles, ils sont pris en main par les *activistes* d'Extinction-rébellion qui tirent les ficelles. Les partis exploitent le filon électoral. Une jeune popiste dirigeait l'assemblée à Fribourg. Dans le canton de Vaud, *Ensemble à gauche* se refait une beauté en associant protection de la nature et égalité. En France, le ministre de l'éducation Blanquer veut que 250 000 éco-délégués soient élus, un dans chaque classe de l'Hexagone.

Nous ne nions ni le réchauffement climatique ni les dégâts que la technique et l'appât du gain réunis peuvent causer à la nature. Tout autant que le réchauffement climatique, nous craignons l'alliance en devenir de tous les extrémistes voulant *détruire le système* et *changer les mentalités*: les utopistes gauchistes de toujours, les écoféministes, les antisépécistes, les véganes, les malthusiens immigrationnistes, tel l'ex-ministre français Yves Cochet qui dit en substance: *Les Occidentaux sont coupables de la dévastation planétaire, qu'ils cessent de*

se reproduire et laissent la place aux migrants climatiques, et la planète respirera mieux. Une telle alliance au pouvoir serait fatale aux libertés individuelles et collectives; les extrémistes l'emportent toujours. Nous avons de multiples possibilités de nous supprimer nous-mêmes: l'exploitation illimitée de la nature en est une parmi d'autres, comme les guerres civiles, le feu nucléaire, notre déclin démographique et la poursuite d'utopies imbéciles. Si un *activiste* mal intentionné cherche du personnel, il trouvera parmi les adolescents tous les gardes verts à bonnet et jean troué qu'il voudra.

La Nation n'envisage pas les problèmes écologiques en les séparant des données politiques. La biodiversité est admirable et utile, la multiplicité des peuples et des nations aussi. Quant aux discussions scientifiques, là aussi le bât blesse. Nous n'avons aucune compétence en climatologie, mais l'unanimité dans quelque science que ce soit nous étonne. 99,9% de la profession prédit l'effondrement et le 0,1% restant est payé par Trump, Bolsonaro et les multinationales? Bizarre. Les documents émanant du GIEC ne sont pas les Evangiles. Une science authentique ne s'intéresse pas seulement aux milliers de cas qui corroborent la théorie, mais aussi aux petits faits qui pourraient l'infirmier. N'y aurait-il donc aucun climatocéptisme pourvu de probité scientifique?

Jacques Perrin

Programme des Entretiens du mercredi

Le semestre universitaire ayant repris, c'est avec plaisir que nous vous annonçons les sujets des prochains Entretiens du mercredi. Qu'ils concernent le patrimoine historique vaudois, le domaine artistique, voire l'agriculture, nous sommes certains qu'ils susciteront votre intérêt.

Nous nous réjouissons de vous retrouver!

Prochains rendez-vous:

- 2 octobre 2019:** **Présentation de l'ouvrage Urbain et Juste Olivier. Une grande famille vaudoise aux XIX^e et XX^e siècles,** avec MM. David Auberson et Nicolas Gex
- 9 octobre 2019:** **Anthropomorphisme et authenticité: analyse d'un tableau problématique de Gustave Courbet,** avec M. Niklaus Manuel Güdel
- 16 octobre 2019:** **Etat des lieux et attentes contradictoires à l'égard de l'agriculture vaudoise,** avec M. Loïc Bardet

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

Le lobby est-il nuisible ?

Les lobbies ont mauvaise presse. Ils sont suspects de défendre, dans la pénombre des vestibules du pouvoir, des intérêts particuliers basement matériels, guère compatibles avec le bien du pays. Ils achètent des parlementaires par des cadeaux modestes ou confortables, ou par l'offre de places bien rémunérées dans des conseils privés. Ils financent, par divers canaux, des propagandes biaisées, quand ce n'est pas mensongères.

La saison préélectorale est propice à l'examen de leurs actions occultes. Quels candidats soutiennent-ils? Quelles campagnes financent-ils? Quelles influences inavouables le nouveau parlement subira-t-il? Voilà du grain à moudre pour les chroniqueurs. Et pour les parlementaires eux-mêmes:

le Conseil des Etats, en ce mois de septembre, a maintenu une proposition (que le Conseil national n'avait pas acceptée dans un premier temps) visant à renforcer l'obligation de renseigner le public sur les liens existants entre les élus et les groupes d'intérêts.

Dans *Domaine public* électronique, Mme Yvette Jaggi livre quelques réflexions à ce sujet. Ses appréciations restent modérées, car elle voit bien que, dans un parlement de milice, les élus ont nécessairement d'autres activités et d'autres revenus que ceux liés à leur fonction publique. Mais elle ne peut s'empêcher de jeter un regard critique sur cette situation, ce qui nous vaut d'ailleurs une remarque assez énigmatique. L'ancienne directrice de la Fédération romande des

consommatrices (elles étaient du genre féminin à l'époque, nous semble-t-il) relate une enquête de l'Alliance suisse des organisations de consommateurs qui a recensé les votes des conseillers nationaux romands sur les objets touchant à la consommation. L'Alliance classe les élus dans trois catégories. Les « ardents défenseurs », qui se sont prononcés à plus de 80% en faveur des consommateurs, sont des socialistes, des Verts ou des représentants de l'extrême-gauche. Les « peuvent mieux faire » (entre 44% et 51% de votes en faveur des consommateurs) sont généralement démocrates-chrétiens ou verts-libéraux. La troisième catégorie, qui ne soutient les consommateurs que dans 21 à 25% des cas, est celle des élus PLR et UDC. Mme Jaggi conclut: *Aucune surprise donc, mais la démonstration des correspondances entre partis et « lobbies ».* Mais quelle démonstration? Que les PLR et UDC sont circonvenus par les représentants des producteurs et du commerce? Ou que les parlementaires de gauche sont sous l'influence des associations de consommateurs... qui sont aussi un lobby? Notons d'ailleurs qu'il n'est pas exclu que les votes soient inspirés non par le jeu

des intérêts, mais par une conception plus ou moins interventionniste de la politique.

On voit en tous cas que les choses ne sont pas simples. Il serait de toute façon erroné de penser que c'est la droite seulement ou principalement qui cultive des liens avec les groupes d'intérêts. Que d'affinités, et plus si entente, entre la gauche et les associations de consommateurs, comme on vient de voir, de locataires, de patients! Et que de forts engagements (et de belles prébendes?) dans le monde syndical!

A tous ces contacts, voire ces accointances, nous ne voyons pas d'inconvénient majeur. Car les lobbies privés font face à une puissance bien plus agissante: l'administration publique. Celle-ci n'agit pas – sauf cas exceptionnel – en faveur d'intérêts particuliers autres que le sien propre: celui de sa croissance, celui de son confort politique et matériel, celui de la satisfaction de ses ambitions technocratiques, ce qui ne se recouvre pas avec l'intérêt général. Les lobbies, bien entendu, ne doivent pas gouverner. Ils n'y parviennent généralement pas chez nous. Mais ils représentent légitimement le pays réel, face à une bureaucratie crypto-tyrannique et à un parlement sensible aux séductions fallacieuses des idéologies et aux exigences douteuses de l'électoratisme.

Jean-François Cavin

Le nec plus ultra de l'expérience communautaire

Nous accomplissons depuis quelques semaines notre école de recrue. Nous recevons de ce service, effectué après nos études, des connaissances techniques et des compétences physiques. Au-delà, il nous permet d'éprouver de manière intégrale l'expérience communautaire, s'ajoutant aux souvenirs des camps scolaires, de catéchisme et autres camps scouts. Malgré les efforts qu'elles impliquent, ces expériences apportent toujours plus qu'elles ne « coûtent ».

A ce sujet nous reproduisons un texte qui, à travers la comparaison du service militaire et du service civil, correspond de manière remarquable à nos premières impressions de l'école de recrue, indéniablement positives malgré ses quelques inconforts et inconvénients:

« [L'armée] constitue, pour l'ensemble des citoyens [...] dans nos sociétés contemporaines, le seul engagement symbolique et la seule preuve par l'acte de vie solidaire quotidienne, non seulement du matin au soir mais nuits comprises, avec les innombrables désagréments les accompagnant et précisément sans la possibilité d'un retour à chaque fin de journée en son foyer, délicieusement à l'abri de la solidarité où l'individu n'est pas obligé de sortir de soi pour tendre la main vers l'autre.

Aujourd'hui, seule l'armée de milice fournit cette expérience, certes de quelques mois seulement, de l'impossibilité matérielle de se couper de ses semblables, donnant à chaque soldat de vivre avec cet autrui ni désiré, ni choisi, ni estimé le cas échéant et pourtant à respecter parce que tirant à la même corde. Corde ou le symbole du lien, de la direction une malgré les forces disparates. Le service civil manque cette expérience communautaire totale en ménageant la non-solidarité dans la plus large partie de sa durée, soirs et nuits, permettant de se reposer d'autrui, de s'en distancier, de s'abriter de l'altérité, échappant à l'exercice intime d'une communauté vivante jusqu'à la promiscuité, dérangeante jusqu'à la vulgarité mais pénétrante jusqu'à l'humilité.

Peut-être cette édification sociale par l'armée n'a-t-elle guère à voir avec quelque mission militaire stratégique, ne se traduisant souvent pour le soldat,

sur le terrain, qu'en langueurs et contre-ordres: l'expérience sociale, sociologique même, demeure néanmoins bien plus viscérale que celle de convives élus dans des associations aux membres choisis, ces mouvements s'affirmeraient-ils « collectifs » voire collectivistes [...].

Et bien des fantasmes de « libération » par appartenance à des groupes extrêmes disparaissaient sous le poids du paquetage, alourdi du fusil d'un plus faible, de la lourde radio SE-235 du groupe, passant à tour de rôle. L'expérience de la faim, réelle, non l'inconfort d'un repas retardé de petites minutes, l'expérience du froid, transi dans un sac de couchage glacé, des habits mouillés, sales et malodorants à remettre le lendemain: point pensées abstraites sur la finitude de la condition humaine, point image irénique de la solidarité avec un autrui éloigné dont je ne connaîtrai la présence, théorique, que sur un papier lisse ou dans une assemblée générale confortable. L'armée offre (oserait-on « offrir ») en cela à l'individu une expérience irremplaçable: celle de ne plus être, mieux et plus grave, de ne plus pouvoir être, un atome social toujours à même de recouvrer, à très brève échéance, son quant-à-soi séparé des autres, à l'abri de leur immédiate sollicitation.

Sans doute le soldat pouvait-il en ressortir tristement hébété, mais assurément conscient que le quotidien d'une vie réellement collective, avec du même pour tous et tout le temps, n'est pas supportable; et combien il est bon de retrouver un chez soi dont on comprend alors le prix, dont on entend la valeur et partage la cohérence à vouloir le défendre [...].

Le soldat accepte de se préparer à la triste besogne de la violence, d'approcher le « pouvoir inquiétant de donner la mort », dans l'espoir raisonnable, ce faisant, que cette situation « inhumaine », humaine, trop humaine en vérité, n'advienne pas. Pour être authentique, la vertu de paix doit être incarnée, vécue dans la chair, non simplement proférée. »¹.

Lionel Hort

¹ Papaux Alain, préface, pp. 13-16, in Monnier Félicien, *Juge et soldat, essai sur les fondements de la justice militaire suisse*, Centre d'histoire et de prospective militaire, Pully, 2016.



Les pluchos et les pluvos

Vendredi passé, une troupe de théâtre amateur s'est donnée en spectacle en plein centre de la capitale vaudoise, bloquant le pont Bessières pendant toute la journée et jusqu'en soirée.

LE COIN DU RONCHON

Nous avons d'abord pensé qu'il s'agissait de contribuables vaudois protestant contre la confirmation de la prochaine hausse d'impôt (car nous avons été très heureux de voir sortir sur internet, quelques jours plus tôt, le hashtag #TaxationRébellion). Mais pas du tout, c'étaient de jeunes conservateurs opposés aux changements de la société, et plus particulièrement au changement climatique. Des jeunes grétathunbergiens et grétathunbergiennes, donc, très inquiets face au lourd silence des médias et des politiciens sur le réchauffement climatique, et qui ont exigé que le gouvernement prenne des mesures vigoureuses et immédiates pour restreindre la liberté des citoyens.

Le spectacle avait été soigneusement organisé. Les jeunes artistes de rue, encadrés par des metteurs en scène professionnels, des coaches, des experts en communication, des journalistes et des avocats acquis à la cause, ont dansé et chanté en exécutant des chorégraphies pseudo-naïves, en déposant sur la route des bricolages d'école enfantine et en entonnant leur hymne *On est plucho... plucho!*, auquel ils ont ajouté une panoplie d'autres

slogans doucereux (on met beaucoup trop de sucre dans les slogans) appris par cœur le matin même (*apprendre par cœur*: le conservatisme pédagogique de ces jeunes fait froid dans le dos). Face aux policiers qui gardaient leur sang-froid et restaient de glace face à la fonte des glaciers, les apprentis-révolutionnaires ont « formé la tortue » à la manière des légionnaires romains, soulignant ainsi le caractère antique plus qu'antarctique de la lutte contre le réchauffement climatique. Tout ce petit monde a ainsi pu prendre des poses, se filmer, s'admirer, s'interpeller théâtralement sur les réseaux sociaux, chacun jouant son rôle à la manière d'un pantomime bavard.

Les médias ont dit que la police était « intervenue ». A ce qu'on a pu voir, elle est intervenue très, très, très lentement et très, très, très gentiment, accompagnant le reflux des danseurs-chanteurs-obstrueteurs (#CirculationRébellion!) jusque vers 20 heures. Dans notre société ouverte et tolérante, on n'emploie plus d'arroseuse contre des manifestants qui s'affirment « non violents ». Si on enfreint la loi gentiment, on ne risque pas grand-chose.

Nul doute que l'UDC se sentira désormais autorisée à bloquer la place Bel-Air pour alerter l'opinion publique sur les dangers de l'immigration.

Sans parler de la Ligue vaudoise, lorsqu'elle décidera d'occuper le Château pour alerter sur l'urgence absolue du fédéralisme – *On est plufé... plufé!* – et l'impérieuse nécessité de rester vaudois – *On est pluvo... pluvo!*